

LA FILLETTE/LE CRI

Sur la plage, une fillette. La fillette a des parents,
ses parents ont une maison, la maison a une porte
et deux fenêtres.

En mer, un bâtiment de guerre joue
à la chasse aux piétons sur la plage :
quatre, cinq, sept personnes
tombent sur le sable mais la fillette en réchappe
de justesse.

Une main de brume,
une main providentielle, l'a secourue. Elle crie :
Papa !

Papa ! Lève-toi et rentrons. La mer n'est pas pour
nos semblables !

Gisant sur son ombre dans le tourbillon de l'ab-
sence,
le père ne répond pas.

Sang dans les palmiers, sang dans les nuages.

Sa voix l'emporte plus haut et plus loin que la
plage.

Elle crie dans la nuit des landes,
mais nul écho à l'écho.

Elle devient alors le cri éternel dans une dépêche
urgente

qui perd de son urgence lorsque les avions
reviennent bombarder une maison qui a une porte
et deux fenêtres !

MOUCHES VERTES

Toujours la même scène. L'été, la sueur et une imagination incapable de voir par-delà l'horizon. Ce jour est meilleur que celui qui suivra. Mais les morts se renouvellent. Ils naissent chaque jour et, s'ils essaient de dormir, la tuerie les tire de leur somnolence vers un sommeil sans rêves. Leur nombre importe peu. Personne n'appelle à l'aide. Voix en quête de mots dans la lande, l'écho revient distinct : Personne. Mais certains disent : "Il est du droit du tueur de défendre son instinct de mort." Quant aux tués, ils disent mais un peu tard : "Il est du droit de la victime de défendre son droit de crier." L'appel du muezzin monte de l'heure de la prière vers des funérailles toujours les mêmes : cercueils portés à la hâte, mis en terre à la hâte... pas le temps pour les rituels, d'autres tués sont en route, pressés, venus d'autres raids, seuls, en groupe... par famille entière, ne laissant derrière elle ni orphelins ni parents éplorés. Le ciel est d'un gris de plomb, la mer, d'un gris-bleu. Mais la couleur du sang est voilée à la caméra par une nuée de mouches vertes !

TEL UN POÈME EN PROSE

Un été automnal sur les collines tel un poème en prose. La brise est une cadence légère que je sens sans l'entendre dans la modestie des arbustes. L'herbe tend vers le jaune, images en ascèse qui séduisent la rhétorique en se comparant à ses fourberies. Pas de célébrations sur ces sentiers à l'exception des suggestions du moineau affairé entre sens et absurde. Et la nature est un corps qui s'allège de son clinquant et de ses atours que mûrissent la figue, le raisin, la grenade et l'oubli de désirs que la pluie ravive. "N'était mon désir obscur de poésie, je n'aurais eu besoin de rien", dit le poète qui, ayant perdu de son enthousiasme, commet moins de fautes et marche. Les médecins lui ont conseillé de marcher sans but précis, pour exercer son cœur à l'insouciance nécessaire à la bonne santé. Et s'il marmonne, son propos est sans importance. L'été est rarement propice à la déclamation. L'été, poème en prose indifférent des aigles tournoyant au firmament.

QUE NE SUIS-JE UNE PIERRE

Je ne me languis de rien.
Hier ne s'en va pas, demain ne vient pas
et mon présent n'avance ni ne recule.
Il ne m'arrive rien !
Que ne suis-je une pierre – me dis-je –
que l'eau me polisse,
que je verdisse, jaunisse
que l'on m'expose dans une pièce
telle l'épreuve ou l'œuvre d'un sculpteur...,
une matière d'où l'utile
surgit de l'inutile.
Que ne suis-je une pierre
pour être nostalgique de quelque chose !